Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 47 (1950)
Heft: 7

Rubrik: Le jardin de l'abeille

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

rendre compte. De nos jours, le terrain a pris une telle valeur, un prix souvent excessif que personne ne s'étonne de l'opinâtreté qu'a le paysan à remuer cette terre pour en obtenir le plus de récolte possible. Le fils du paysan qui rentre d'une école d'agriculture avec un petit bagage de connaissances apicoles et qui désire créer un rucher se heurte à cette difficulté. On lui refusera un coin au bas du pré ou quelques mètres carrés au jardin.

Le concours de ruchers de l'an dernier n'a pas eu grand succès. Il serait intéressant d'en connaître les causes. L'apiculteur hésite-t-il à montrer son rucher parce qu'il est mal placé ?

Le manque d'espace oblige l'apiculteur à rapprocher les maisonnettes les unes près des autres ce qui, d'une part nuit aux manipulations et d'autre part empêche le soleil d'hiver de réchauffer et de sortir l'humidité des parvis et de l'intérieur.

Autrefois, les apiculteurs étaient fiers de présenter une belle et longue rangée de ruches impeccablement alignées. Le véritable praticien d'aujourd'hui, au contraire, aime mieux voir ses ruches espacées, égrenées, placées avec goût sans doute, un peu comme les arbres d'un verger. Mais, encore une fois, c'est la place qui manque, et peut-être le prix de location du terrain qui est trop élevé.

Il m'est arrivé, à plusieurs reprises, surtout pendant les années de mobilisations, où les heures passées au rucher étaient mesurées, d'enrucher un essaim et de le laisser à l'endroit même où il s'était posé. J'ai été frappé du superbe développement de ces ruches isolées. C'est que les habitantes de ces ruches ne commettent pas d'erreur de rentrée et ne permettent pas le néfaste pillage latent ; la reine aussi, et surtout elle, au retour de son vol nuptial et malgré son émotion rentre directement et avec aisance à son logis. Le danger d'orphelinage est ainsi évité. Et puis, à la récolte, ces isolées ne font pas baisser la moyenne, bien au contraire, on peut compter dessus. L'emplacement de quelques ruches peut paraître inconfortable pour l'apiculteur lui-même, tandis que pour nos amies c'est l'idéal à condition que la ruche soit bien orientée et pas à l'ombre le matin. Un talus, les abords d'une haie, un coin perché peut être un emplacement excellent.

Assens, le 10 juin 1950. S. CHAMBETTAZ.

LE JARDIN DE L'ABEILLE

Plantes mellifères et pollinifères

La vesce velue

La vesce velue (Vicia villosa) est une plante assez commune dans nos contrées. Dès la fin mai, ses touffes sont autant de taches bleues parmi nos prés et nos moissons. Très appréciée par le bétail, elle entre

dans la composition de fourrages connus (Le Landsberg, par exemple).

Plante velue à grappes denses longuement pédonculées, la Vicia villosa atteint parfois 150 cm. de longueur. Ses feuilles paripennées sont terminées par une vrille. Un calice à dents inférieures filiformes entoure la corolle longue de 12 à 17 mm. La longueur et l'étroitesse de cette corolle empêchent l'abeille mellifère de parvenir, par la voie naturelle, au miel abondant sécrété par la fleur. Mais son parent, le bourdon des champs, lui ouvrira le chemin. Justement, le voici qui se pose sur une grappe. Sans perdre une seconde, de ses mandibules solides, il fend l'étendard de notre légumineuse, ceci juste à la hauteur du pédicelle ; par cette ouverture improvisée, sa trompe goulue plonge aussitôt dans le nectar. Une dizaine de fleurs seront ainsi perforées et visitées dans l'espace d'une minute. L'abeille ne tardera pas à trouver ces ouvertures qui lui permettront aussi de participer à la fête.

R. RÜEGGER.

Une curiosité : les plantes carnivores

Les plantes sont quelquefois — d'ailleurs rarement — les ennemies des abeilles. Il en est qui produisent du pollen ou du nectar contenant des substances toxiques, d'autres ont la possibilité de capturer les insectes pour s'en nourrir. C'est le cas des *plantes carnivores* qui possèdent des pièges remarquables. Ne faut-il pas voir là une revanche des végétaux sur le monde animal qui les détruit sans merci ! Cette manière de vivre, contraire à la conception que nous nous faisons du monde végétal, rend leur étude particulièrement intéressante.

Les plantes carnivores, auxquelles nous allons consacrer ce petit article, ne sont pas des plantes parasites car toutes possèdent des racines, tiges, feuilles et fleurs. Elles se rencontrent dans les terrains pauvres en azote minéral, elles sont devenues carnivores par nécessité, trouvant dans les proies capturées un appoint non négligeable à l'azote nitrique trop rare au niveau de leurs racines. Toutes ces plantes sont loin de former un groupe homogène car elles appartiennent à plusieurs familles ; leurs feuilles se sont modifiées en relation avec leurs fonctions particulières : capture de petites proies, sécrétion du suc digestif (protéase) et absorption de la matière azotée.

Les plantes carnivores, contrairement à ce que l'on pense, ne sont pas l'apanage exclusif des pays chauds, on les rencontre partout et sous toutes latitudes. En Suisse, nous en avons de très belles appartenant aux familles des Droseracées, Lentibulariées et Serracenaciées. Ceux qui parcourent les montagnes connaissent, sans doute, la Grassette *(Pinguicula vulgaris),* appelée aussi « Langue d'oie », « Tue brebis », qui croît sur les pentes humides des Alpes, des Préalpes et du Jura. Il en existe encore quatre autres espèces se rencontrant plus particulièrement sur les parois toujours mouillées des tufières.

Les Grassettes possèdent des feuilles épaisses et grasses, disposées en rosette sur le sol. Elles sont couvertes, sur leur face supérieure, de nombreuses glandes dont la sécrétion visqueuse attire les insectes. Un imprudent vient-il à s'y poser, il y restera captif tout comme les mouches sur nos attrape-mouches ! Il finit par mourir et les matières dissoutes par la sécrétion des glandes seront peu à peu absorbées par la feuille. Au bout de deux à trois jours, il n'en restera que quelques débris chitineux bientôt emportés par le vent. On rencontre dans la région du col des Mosses, ainsi que dans les tourbières des Tenasses sur Vevey, une autre plante carnivore originaire du Canada : la Serracénie pourprée *(Serracenia purpurea),* de son nom vulgaire « Gobe-mouches ». Cette plante possède des feuilles enroulées en forme de cornet toujours remplies au tiers environ d'une liqueur digestive qui a le don, elle aussi, d'attirer les insectes altérés. Si, d'aventure, un de ceux-ci se glisse dans la feuille, il ne pourra en sortir, son intérieur étant tapissé de poils tous dirigés vers le bas. Après quelques tentatives infructueuses pour s'échapper, il ne tardera pas à se noyer dans le liquide convoité et à y être finalement digéré. En automne, si on déchire un de ces cornets, il n'est pas rare d'y trouver les restes chitineux de mouches, guêpes, abeilles, voire même de sauterelles !

Ces deux plantes ne font aucun mouvement pour capturer leurs proies, ce sont des *plantes carnivores passives.* Par contre, il en existe qui font de véritables gestes, plus ou moins rapides, ce sont les *plantes carnivores actives.* Parmi celles-ci, nous avons en Suisse la Drosere, appelée aussi «Rosée du soleil», «Herbe du soleil», «Oreille du diable» et dont il existe quatre espèces. Elle pousse jusqu'à 2000 m. d'altitude et croît dans les sols acides créés par les Sphaignes qui sont les mousses caractéristiques des tourbières. Les feuilles de la *Drosera rotundifolia,* qui est la plus commune, sont rondes et ont de 5 à 8 mm. de diamètre, elles sont portées par un pétiole grêle de 15 cm. à peu près. Leur face supérieure est couverte de poils rougeâtres au nombre de 200 environ, véritables tentacules, terminés chacun par une petite glande dont la sécrétion apparaît comme une goutte de rosée, d'où le nom donné à cette famille (*drosos* = rosée). Cette sécrétion sucrée, riche en ferment analogue à la pepsine du suc gastrique, attire les insectes qui s'y engluent. On peut voir alors les tentacules de la feuille s'incliner lentement vers l'insecte (20 m. à 24 h.) et l'enserrer de toutes parts. Les substances nutritives solubilisées par la digestion seront peu à peu absorbées par le limbe et une fois celle-ci terminée, les poils se redresseront dans l'attente d'une nouvelle victime !

Toutes ces plantes carnivores sont bien modestes et inoffensives pour nos abeilles qui ne les fréquentent qu'exceptionnellement, aussi les légendes qu'on fait circuler sur leur compte sont dépourvues de toute vérité.

PAUL ZIMMERMANN.